

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1<sup>er</sup> juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[7. Val-Richer, Dimanche 16 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 7. Val-Richer, Dimanche 16 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Histoire \(Angleterre\)](#), [Histoire \(France\)](#), [Parcours politique](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Révolution française](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

[346. Paris, Samedi 18 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est associé à ce document

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

[13. Stafford House, Dimanche 23 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-07-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Il faut pourtant que je vous parle un peu d'autre chose. [...]

Quelle lettre, bon Dieu ! Un vrai pamphlet politique.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°

26/33-36

## Information générales

Langue Français

Cote

- 43-44, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/128-139

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

7. Dimanche 16, Midi

Il faut pourtant que je vous parle un peu d'autre chose. L'Angleterre me préoccupe beaucoup. Je prends à ce qui la touche, un vif intérêt, bien plus vif depuis un mois. C'est un noble peuple moral de cœur et grand dans l'action. Il a su jusqu'ici respecter sans se courber, et s'élever sans rien abaisser. Qu'il ne change pas de caractère. Il en changera, s'il tombe sous l'empire des idées radicales. Je ne sais pas bien quelles réformes exige en Angleterre l'état nouveau de la société. Je crois qu'il en est d'indispensable, et qu'il y aurait folie à les contester obstinément. Je m'inquiète peu d'ailleurs des réformes, quelque difficiles qu'elles soient. C'est le métier des gouvernements de faire des choses difficiles et de s'adapter à la société ! Ce dont je m'inquiète c'est des idées et des passions au nom desquelles les réformes se feront. Si ce sont les idées radicales, les passions radicales, qu'on ne parle plus de réforme; c'est de révolution, c'est de destruction qu'il s'agit. Les idées radicales, les passions radicales c'est la souveraineté brutale du nombre, la haine jalouse des supériorités, la soif grossière des jouissances matérielles, l'orgueil aveugle des petits esprits ; c'est la collection de toutes les révoltes, de toutes les ambitions basses contenues en germe dans toute âme humaine et que l'organisation sociale a précisément pour objet d'y comprimer, d'y refouler incessamment. Ambitions, révoltes dont jamais un gouvernement, quelques réformes qu'il fasse ne doit arborer le drapeau, emprunter le langage, accepter l'impulsion ; car ce jour là, il n'est plus gouvernement ; il abdique sa situation légitime, nécessaire ; il parle d'en bas il est dans la foule, il marche à la queue. Et toutes les idées, tous les sentiments naturels, instinctifs, sur lesquels reposent la force morale du pouvoir et le maintien de la société, s'altèrent, se perdent ; et, spectateurs ou acteurs, les esprits se pervertissent, les imaginations s'égarent, les désirs désordonnés s'éveillent ; et un jour arrive où l'anarchie éclate comme la peste, où non seulement la société mais l'homme lui-même tombe en proie à une effroyable dissolution. Les Whigs, à coup sûr, ne veulent rien de tout cela et très probablement beaucoup de radicaux eux-mêmes n'y pensent point.

Mais tout cela fond des idées et des passions radicales ; tout cela montera peu à peu du fond à la surface, et se fera jour infailliblement si les idées et les passions radicales deviennent de plus en plus le drapeau et l'appui du pouvoir. Les Whigs,

en s'en servant, les méprisent ; les Whigs sont éclairés, modérés, raisonnables. Je le crois, j'en suis sûr. Et pourtant quand j'écoute attentivement leur langage, quand j'essaye d'aller découvrir au fond de leur pensée leur credo politique, je les trouve plus radicaux qu'ils ne s'imaginent, je trouve qu'ils prétent foi, sans s'en bien rendre compte, aux théories radicales, qu'ils n'en mesurent pas du moins avec clarté et certitude, l'erreur et le danger. Leur modération semble tenir à leur situation supérieure, à leur expérience des affaires, plutôt qu'au fond même de leurs idées. Ils ne font pas tout ce que veulent les radicaux ; mais, même quand ils les refusent, ils ont souvent l'air de penser comme eux. Et c'est là ce qui m'inquiète, c'est sur cela que je voudrais les voir inquiets et vigilants eux-mêmes. Car il y a beaucoup de Whigs, et beaucoup de choses dans le parti Whig, que j'honore, que j'aime, que je crois très utiles, nécessaires même à l'Angleterre dans la crise où elle est entrée. J'ai un désir ardent qu'elle sorte bien de cette crise qu'elle en sorte sans bouleversement social, que son noble gouvernement, mis à cette rude épreuve s'y montre capable de se conserver en se modifiant, et de défendre la société moderne contre les malades qui la travaillent en réformant lui-même ses propres abus. Ce serait là, Madame, une belle œuvre, une œuvre de grand et salutaire exemple pour tous les peuples. Mais elle est difficile, très difficile ; et elle ne s'accomplira qu'autant que le venin des idées et des passions radicales, qui s'efforce de pénétrer dans le gouvernement en sera au contraire bien connu et bien combattu. Que Whigs et Tories se disputent ensuite le pouvoir, ou (ce qui serait plus sage) se rapprochent pour l'exercer ensemble, tout sera bon, pourvu que les vieilles dissidences, les vieilles rivalités, les aigreurs & les prétentions purement personnelles se laissent devant le danger commun.

Vous voyez Madame, que moi aussi j'ai mes utopies. Si vous étiez ici je vous les dirais. Vous êtes loin; je vous les écris. Quelle différence ! vos lettres sont charmantes ; mais votre conversation c'est vos lettres plus vous.

Lundi 17. Dix heures du matin.

Je continue, Madame, seulement je reviens d'Angleterre en France. Vous m'avez quelques fois paru étonnée de l'ardeur des animosités politiques dont je suis l'objet. Laissez-moi vous expliquer comme je me l'explique à moi-même, sans détour et sans modestie. Je n'ai jamais été, avec mes adversaires violent, ni dur. A aucun je n'ai fait le moindre mal personnel. Avec aucun je n'ai eu aucune de ces querelles d'homme à homme qui rendent toute bonne relation impossible. Mais le parti révolutionnaire radical, qui s'appelle le parti libéral, avait toujours été traité, par ceux-là même qui le combattaient avec un secret respect. On le taxait, d'exagération, de précipitation ; on lui reprochait d'aller trop, loin trop vite. On ne lui contestait pas la vérité de ses Principes, la beauté de ses sentiments et l'excellence de leurs résultats quand le genre humain serait assez avancé pour les recevoir. Les partisans absous de l'ancien régime étaient seuls, quant au fond des choses, ses antagonistes déclarés, et ceux-là, il ne s'en souciait guère. Le premier peut-être avec un peu de bruit du moins, j'ai attaqué le parti de front ; j'ai soutenu que presque toutes ses idées étaient fausses, ses passions mauvaises, qu'il manquait de lumières politiques, qu'il était aussi incapable de fonder les libertés publiques que de manier le pouvoir; qu'il n'avait été et ne pouvait être qu'un artisan passager de démolition, que l'avenir ne lui appartenait point ; qu'il était déjà vieux, usé ne savait plus que nuire, et n'avait plus qu'à céder la place à des maîtres plus légitimes de la pensée et de la société humaine. C'était là bien plus que combattre le parti ; c'était le décrier. Je lui contestais bien plus que le pouvoir actuel ; je lui contestais tout droit au pouvoir. Je ne lui demandais pas d'ajourner son empire ; j'entreprenais de le détrôner à toujours.

La question entre le parti et moi, n'a peut-être jamais été posée aussi nettement que je le fais là. Mais il a très bien démêlé la portée de l'attaque. Il s'est senti blessé dans son amour propre menacé dans son avenir; et il m'en a voulu infiniment plus qu'à tous ceux qui demeuraient courbés sous son joug en désertant sa cause et le flattaienr en le trahissant. Je ne parle pas des accidents que j'ai essuyés dans cette lutte, ni des rivalités où je me suis trouvé engagé. Ce sont là des causes d'animosité qui se rencontrent à peu près également dans la vie de tout homme politique. Mais s'il y en a une qui me soit particulière et vraiment personnelle, c'est celle que je viens de vous indiquer.

Croyez-moi Madame ; n'ayez nul regret, pour moi à cette situation. Sans doute elle m'a suscité et me suscitera peut-être encore des difficultés graves. Mais elle fait aussi ma force; elle fait s'il m'est permis de le dire, l'originalité et l'énergique vitalité de mon influence. Dans cette guerre raisonnée systématique, que je soutiens contre l'esprit révolutionnaire, les chances, j'en suis convaincu, sont pour moi comme le bon droit.

L'esprit révolutionnaire, nous menacera encore longtemps ; mais il nous menace en reculant, & l'avenir appartient à ceux qui le chasseront en donnant à la société nouvelle satisfaction et sécurité. Et puis vous savez bien que vous m'apprendrez tous les soins, toutes les douceurs par lesquelles on peut prévenir les animosités politiques, ou les atténuer quand elles existent déjà.

2 heures Quelle lettre, bon Dieu ! Un vrai pamphlet politique ! Mais aussi pourquoi m'avoir fait si rapidement contracter l'habitude, et bien plus encore le besoin de penser tout haut avec vous et sur toutes choses ? Pourquoi mon esprit va-t-il à vous dès qu'il se met en mouvement ? Je sais bien le parce que de tous ces pourquoi ; mais je ne vous le dirai pas aujourd'hui. Et pourtant c'est ce qui me plairait le plus à vous dire. Mais c'est aussi ce qui m' entraînerait plus vite & plus loin que toute la politique du monde.

Adieu donc, Madame adieu, quoiqu'en vérité je ne vous aie rien dit aujourd'hui qui réponde à ce qui remplit et occupe réellement mon âme. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 7. Val-Richer, Dimanche 16 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/884>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 43-44

Date précise de la lettre Dimanche 16 juillet 1837

Heure midi

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Londres (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.  
Lieu de rédactionVal-Richer (France)

## Références

États citésAngleterre

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

Dimanche 16 Juillet

43

Il fait pourtant que je vous parle un peu d'autre chose. à Angleterre une préoccupation beaucoup de prend, à ce qui la touche, un vif intérêt plus vif depuis un mois. C'est un noble peuple moral de cœur et grand pour l'action. Il a su jusqu'ici repeler l'an. le courbet, et détourner sans rien abaisser. Mais ne change pas de caractère. Il va changer. S'il tombe sous l'emprise des idées radicales. Je ne crois pas bien quelle réforme exige en Angleterre l'état nouveau de la Société. je crois qu'il en est indispensable, et qu'il y aurait faille à la contestez obstinément. Il manquait peu davantage de réformes, quelques difficultés quilles viennent. C'est le métier des gouvernements de faire des choses, difficiles et de s'adapter à la société. C'est donc je manquière, c'est des idées et des passions au nom desquelles les réformes se font. Si ce sont les idées radicales, les passion radicales, qu'on ne parle plus de réforme ; c'est de révolution, c'est de destruction qu'il s'agit. Les idées radicales, les passions radicales, c'est la souveraineté brutale du nombre, la haine jalouse des supériorités, la voix pressante de la puissance matérielle, l'orgueil aveugle des petits esprits, c'est la collection de toutes les révoltes, de

au Dan. les  
raisons et bien  
entendu considérables.  
Ils se rapprochent  
beaucoup que le  
de si grecs de  
tardive réaction

qui j'ai mis  
dans mon  
lettre.  
C'est une lettre

du matin.  
je revois  
quelques-unes  
des politiques  
vous l'expliquez  
encore, mais

adversaires,  
fait le moins  
à ce successeur  
qui rendent  
mais le parti  
elle le parti  
par contre-là

soutenir les ambitions basses contenues en germe dans toute ame humaine, et que l'organisation sociale a précisément pour objet d'y comprendre, d'y résoudre incessamment. Ambitions, révoltes dont jamais un gouvernement, quelques réformes qu'il fasse, ne doit ~~jamais~~ arborer le Drapeau, emprunter le langage, accepter l'impulsion ; car ce jour là, il n'est plus gouvernement, il abdique. La situation légitime, nécessaire ; il part du bas, il est dans la foute, il marche à la queue. Et toutes les idées, tous les sentiments naturels, instinctifs, sur lesquels reposent la force morale du pouvoir et le maintien de la société, s'altèrent, se perdent ; et, spectateurs ou acteurs, le esprit de persécutions, les imaginations dégarnies, les derniers recroûmes dévillent ; et un jour arrive où l'anarchie éclate comme la poste, où non seulement la société, mais l'homme lui-même tombe en proie à une affroyable dissolution.

Les Whigs, à coup sûr, ne veulent rien de tout cela, et très probablement beaucoup de radicaux eux-mêmes, n'y pensent point. Mais tout cela est au fond de, idées et des passions radicales ; tout cela montera peu à peu du fond à la surface et se sera alors infailliblement de les idées et les passions radicales devissant de plus en plus le Drapeau et l'appui du pouvoir. Les Whigs, en fin devant, les

inévitables, les  
à la crois, j'en  
atteste, au moins, au  
j. le Louvre,  
toujours qu'ils p  
aux théâtres et  
mais, avec des  
leur modératior  
leur expérience  
de leurs idéa  
les radicaux  
qui savent b  
qui inaugure  
inquiet et vig  
de Whigs, et  
que j'aurai  
nécessaireme  
est entier. Si  
elle voit que  
que son noble p  
S. j. contre cap  
ce de défendre  
qui la traum  
abus, le seron  
avant de pro  
peuples. Mais  
se déclenche

que ce  
soit à  
y reporter  
à jamais  
je fasse, ne  
plus le langage  
n'est plus  
légitime,  
ni la fuite  
de l'Amé-  
ricaine  
est répon-  
sable de la  
révolution ou  
l'imagination,  
mais je me  
mets la poste  
comme les autres

s'opposent les Whigs sont élégants, modérés, sans scrupules.  
A la vérité, je suis sûr de pourtant, quand j'écris  
attentivement leur langage, quand j'écris. N'allons  
toujours, au fond de leur pensée leur credo politique,  
je le trouve plus radicale qu'il n'imagine; je  
trouve qu'ils prétendent faire dans un bon sens compte  
aux théories radicales qu'ils non mesurent pas du  
moral, avec clarté et certitude, l'avenir de la danger.  
Leur modération semble à leur situation supérieure, à  
leur expérience de l'affaire, plutôt qu'un fond en soi  
de leurs idées. Ils se font par tout ce qui existe  
les radicaux, mais, même quand ils les refusent, ils  
ne savent pas de penser comme eux. C'est là ce  
qui m'inquiète, c'est que cela que je condamne le moins  
s'oppose et répète aux idées. Il y a beaucoup  
de Whigs. Beaucoup de chose dans le parti whig,  
que j'ignore, que je connais que je sais les idées  
radicales même à l'Angleterre dans la ville où elle  
se cultive. Il y a des idées qui sont dans la  
ville même qu'elles se cultive dans le mouvement social,  
et rien de tout que des nobles personnes nées à celle ville appartiennent  
au camp radical. Si notre capab. de se conserver en se modifiant  
et de défendre la Société moderne contre les malades  
qui la dévorent en reformant lui-même ses propres  
abus. Le docteur le Malade, une belle œuvre, une  
œuvre de grand et solide exemple pour tous les  
peuples. Mais elle est difficile, très difficile, et elle  
se démontre quotidiennement que le vaincre les idées de

7  
N° 15

parties radicale, qui s'efforce de pencher dans les  
gouvernements, ou sera au contraire bien connu et bien  
combattu. Les whigs et whig, se disputent ensuite  
la puissance, ou (ce qui seroit plus sage) se rapprochent  
pour l'exercer ensemble, tout sera bon pourvu que le  
vieux, distidence, les vieilles, rivalité, le orgueil de  
la protection, purement personnelle, ne trahisse devant  
le danger commun.

Vous voyez, madame, que moi aussi j'ai mes  
illusions. Si vous étiez ici je vous le dirais. Vous êtes  
loin de moi de le croire! Quelle différence! vos lettres  
sont charmantes, mais votre conversation, c'est vos lettres  
plus vives.

Lundi 19 - Dix heures du matin.

Je continue, madame. Toutelement je reviens  
d'Angleterre en France. Vous m'avez quelquesfois  
parlé d'ordre de l'ordre des animosités politiques  
dont je suis l'objet. Laissez moi vous l'expliquer  
comme je me l'explique à moi-même, sans  
détour et sans modestie.

Je n'ai jamais été, avec mes adversaires,  
violent ni dur. De aucun je n'ai fait le moindre  
mal personnel, avec aucun je n'ai eu aucune  
de ces querelles d'homme à homme qui rendent  
toute bonne relation impossible. Mais le parti  
révolutionnaire, radical, qui s'appelle le parti  
liberal, avoit toujours été traité, par ceux-là

partis un peu  
beaucoup. Le parti  
plus vif.  
moral de leur  
jusqu'ici respect  
abandon. Qui  
changera s'il  
se trouve pa  
Angleterre. Il  
en est d'indispe  
contester obstinem  
réforme, quelq  
métier de go  
et de s'adapter  
est des idées de  
réforme de f  
la passion de  
réforme; c'est  
l'agit. Le id  
est la souvera  
jaloux des sup  
puissance mat  
spirit, c'est le

même qui le combattirent, avec un tout respect. On le taxait, l'exagérait, de précipitation; on lui reprochait d'aller trop loin, trop vite. On ne lui contestait pas la vérité de ses principes, la bonté de ses sentiments, et l'excellence de leurs résultats quand le genre humain servit assez avancé pour les recevoir. Les partisans absolus de l'ancien régime étaient sûrs, quant au fond des choses, que l'antagoniste déclaré, et ceux-là, il ne leur faudrait guères. Le premier peut-être, avec un peu de brutalité moins, j'ai attaqué le parti de front; j'ai soutenu que presque toutes les idées étaient fausses, les passions mauvaises, qu'il manquait de lumière politiques, qu'il était aussi incapable de fonder la liberté publique que de manier le pouvoir; qu'il n'avait été et ne pouvait être qu'un artisan pas assez de démolition; que l'avoir si peu appartenu point; qu'il était déjà vicieux, usé, on savait plus que faire, et n'avait plus qu'à céder la place à des maîtres plus légitimes de la pensée et de la Société humaine. C'étoit là bien plus que combattre le parti, c'étoit le parti. Je lui contestais bien plus que le pouvoir réel; je lui contestais tout droit au pouvoir. Il ne lui demandoit pas d'ajouer aux son empire;

J'entreprends de le détruire à toujours. La question, le bon droit & entre le parti et moi, n'a peut-être jamais été en un longtemps posé aussi nettement que je le fais là. Mais il l'avait appris à très bien dévorer la poésie de l'attaque. Il demanda à la fin :  
S'est senti blessé ! Dans ton amour propre menacé ? Je puis voir dans ton avenir, et il me a voulu infiniment tous les faits, plus qu'à tous ceux qui démentaient pourtant son peu préoccupé de son rang en dévoilant sa cause, et le flattant quand elle exigeait le trahissant.

Je ne parle pas des accidents que j'ai rencontrés dans cette lutte où de rivalités où je me suis trouvé engagé. Ce sont là de rares éminences qui se rencontrent à peu près également dans la vie de tout homme politique. Mais il y en a une qui me sont particulière et vraiment préoccupante, c'est celle que je viens de vous indiquer.

Croyez-moi, Madame, n'ayez pas regret pour moi, à cette situation. Sauf toute cette ma suscite, ce me suscitera peut-être encore des difficultés graves. Mais cette fois aussi, ma force est-elle forte, s'il m'est permis de le dire, l'originalité et l'énergique vitalité de mon influence. Dans cette guerre raisonnée, systématique, que j'exerce contre l'esprit révolutionnaire, les chances, je suis convaincu, sont pour moi comme

l'autre lettre, bâtie sur la base d'un succès partiellement l'hier de peu ou trop obtenu ? Pourquoi, quitte le mot à parer que de

le dire, pas qui me plairait aussi ce qui est que toute la Madame, n'est rien dit auquel il n'ajoute complété et acc

La question, le bon droit. L'esprit révolutionnaire nous menacera  
mais, été un peu longtemps, mais il nous menace en reculant.  
Mais il l'avoue appartenant à ceux qui le chasseront en  
angue. Il demande à la Société nouvelle satisfaction et sécurité.  
Il nous menace. Peut-être savez bien que vous m'aprendrez  
infiniment tous les soins, toutes les douceurs pour lesquelles on  
veut les faire pour prévenir les animosités politiques ou les atteindre  
fatalement quand elles existeront déjà.

2 hours

... je crois que  
je me suis  
démentie  
et dans la  
situation  
que j'en ai  
me sente  
regret pour  
la ma bêtise,  
difficulté  
elle fait,  
alit et  
me. Dans  
que j'ai  
re les  
moi comme

Un bon livre, bon Dieu ! un vrai pamphlet politique !  
Mais aussi pourquoi n'avais-je fait si rapidement  
entraînée l'habitude, et bien plus encore le besoin  
de prononcer tout haut avec vous, et sur toutes  
choses ? Pourquoi mon esprit va-t-il à vous dès  
qu'il se met en mouvement ? Je sais bien le  
parceque de lors ce pourquoi ; mais je ne vous  
le dirai pas aujourd'hui. Il pourtant c'est ce  
qui me plaît le plus à vous dire. Mais c'est  
aussi ce qui m'entraînerait plus vite & plus loin  
que toute la politique du monde. Ainsi donc,  
Madame, adieu ; quoique, véritable je ne vous ai  
rien dit aujourd'hui qui réponde à ce que  
l'esprit et l'occupe tellement mon ame.